

» mais ; puisque leurs éloges ne ser-  
 » roient qu'à faire éplucher mes défauts,  
 » & que j'aime mieux être inconnue, que  
 » de briller par des qualités qu'on me  
 » disputeroit. Je ne doute pas même  
 » qu'il n'y ait des milliers de jeunes gens,  
 » qui pourroient servir d'ornement à la  
 » société, & qui n'osent étudier les ma-  
 » nières polies, dans la crainte de se voir  
 » en butte à la médisance. Ils passent  
 » leur vie dans une rusticité honteuse,  
 » malgré tous les avantages qu'ils possé-  
 » dent, soit à l'égard du corps, de l'es-  
 » prit, ou de la fortune. Ceux-ci, frap-  
 » pés d'une terreur panique, craignent  
 » d'être blâmés, & les médifans pren-  
 » nent un plaisir malin à les ravaler. Je  
 » recommande les uns & les autres à vos  
 » bonnes leçons ; & si vous pouvez les  
 » ramener, la Ville ne vous en aura pas  
 » seulement une obligation infinie, mais  
 » quantité de nos jeunes Dames & de  
 » nos beaux esprits, qui commencent à  
 » se mettre en vogue, vous seront rede-  
 » vables de leur beauté & de leur répu-  
 » tation. Je suis, &c.

T.

MARIE JUSTINE.

## XXVI. DISCOURS.

Quos ille timorum

Maximus haud urget lethi metus : inde ruendi  
 In ferrum mens prona viris, animaque capaces  
 Mortis.

LUCAN. Lib. I. 359.

*Quoique la Mort soit le plus terrible de tous les  
 objets, ils ne la craignent pas. De-là vient  
 qu'ils l'affrontent d'un air intrepide, & qu'ils  
 donnent tête baissée dans le péril.*

J' Ai lu avec plaisir une Lettre de con- Sur la  
 solation que Phalaris écrivoit à un gaieté ou le  
 pere affligé, de ce qu'il venoit de per- courage  
 dre un fils d'un mérite extraordinaire. Sa que certains  
 pensée, autant que je puis m'en souve- grands-  
 nir, se réduit à ceci : » Qu'il devoit hommes  
 » prendre garde que la mort avoit mis ont fait pa-  
 » une espèce de sceau au caractère de roître à  
 » son fils, & qu'elle l'avoit placé hors l'heure de  
 » de l'atteinte du vice & de l'infamie : la mort.  
 » Que, pendant qu'il étoit en vie, il  
 » risquoit toujours d'abandonner la ver-  
 » tu, & de perdre la réputation qu'il  
 » s'étoit acquise ». La mort fixe la répu-

I v

» tation d'un homme, & décide si elle  
» est bonne ou mauvaise.

Delà vient peut-être, quoiqu'il y en ait quelques autres motifs, que nous avons une répugnance naturelle à faire l'éloge d'un homme, jusqu'à ce qu'il soit dans le tombeau. Pendant qu'il est sujet à changer, nous pouvons en avoir différentes idées. Il peut nous forcer à perdre l'estime que nous avons conçue pour lui, & nous paroître tôt ou tard dans un autre jour que celui où nous le voyons à présent. En un mot, si l'on ne doit pas décider qu'un homme est heureux ou malheureux avant sa mort, on ne sauroit non plus lui donner le titre de vicieux, ou de vertueux, avant ce terme.

Ce fut aussi pour cette raison qu'*Epaminondas*, interrogé lequel des trois, de lui-même, d'*Iphicrate*, ou de *Chabrias*, méritoit le plus d'estime, répondit qu'il falloit les voir mourir, avant qu'on pût le décider.

Si d'un côté il n'y a pas de plus triste idée pour un honnête homme, que celle de se voir exposé à un tel changement; de l'autre, on peut dire qu'il n'y a rien de plus glorieux que de mener une vie réglée, & de soutenir la beauté de son caractère jusques à la fin.

On compare souvent la fin de la vie d'un homme, à la conclusion d'une Pièce de Théâtre, qui est bien écrite, & où les principaux personnages jouent le même rôle jusques au bout, quelque puisse être leur sort. A peine y a-t-il une personne illustre, dans l'Histoire Grecque ou Romaine, dont l'un ou l'autre Ecrivain n'ait rapporté la mort, & qui ne la blâme ou ne l'approuve suivant l'humeur ou les principes qu'il avoit. M. de S. *Evremond* loue jusqu'à l'excès le courage de *Petrone* dans les derniers momens de sa vie, & il croit y trouver plus de fermeté d'esprit que dans la mort de *Seneque*, de *Caton*, ou de *Socrate*. Il n'y a nul doute que l'envie de paroître singulier dans ses remarques, & de vouloir découvrir ce qui avoit échappé à l'observation des autres, n'ait engagé cet Auteur, aussi poli qu'ingénieux, à penser de cette manière. Tout le mérite de *Petrone* se réduit à être mort avec la même gayeté qu'il avoit eue durant sa vie; mais comme il l'avoit passée dans la débauche & la dissolution, l'indifférence qu'il témoigna à la fin de ses jours, venoit plutôt de son naturel volage, que de la force de son esprit. Le courage de *Socrate* venoit d'un

tout autre motif , je veux dire du sentiment intérieur d'une vie réglée , & de l'espérance d'un bonheur éternel. Si la gayeté au lit de mort plaisoit tant à M. de S. Evremond , il en auroit pu trouver un exemple bien plus digne de nos éloges dans notre Compatriote , le Chevalier *Thomas Morus*.

Cet illustre Savant s'étoit rendu fameux par une conversation pleine d'esprit & de bons mots , & il parut toute sa vie jouer le rôle d'un autre *Democrite* , comme *Erasme* le remarque dans une Dédicace qu'il lui adresse.

Il mourut pour un article de sa Religion , & tous ceux du même parti l'honorèrent comme un véritable martyr. Cette innocente gayeté , qui lui avoit acquis une grande réputation durant sa vie , l'accompagna jusques à la fin (g). Il porta sur l'échaffaut le même enjouement , qu'il avoit d'ordinaire à sa table ; & lorsqu'il mit sa tête sur le bloc , il donna des preuves de cette bonne humeur qu'il avoit toujours fait paroître à ses amis dans toutes les occasions de la vie. Sa mort répondit très-bien à la vie qu'il

(g) Voyez l'Histoire d'Angleterre par M. de Rapin , Tom. V. pag. 341.

avoit menée. Il n'y eut rien de nouveau , qui sentît la gêne ou l'affectation. Il ne crut pas que la manière dont sa tête devoit être séparée du reste de son corps , fût une circonstance qui dût changer l'assiette de son esprit ; & dans la ferme attente d'une immortalité glorieuse , il crut que le plus petit degré d'une douleur excessive devoit être éloigné d'un accident qui n'avoit rien en lui-même de capable de l'abattre ou de l'intimider.

Il n'est pas trop à craindre qu'on imite cet exemple. La frayeur naturelle que les hommes ont de la mort , suffit pour les garantir de ce danger. Je remarqueraï seulement , que ce qui étoit Philosophie dans cet homme extraordinaire , seroit frénésie dans un autre qui , avec son humeur enjouée , n'auroit pas la même sainteté de mœurs.

Je finirai ce Discours par l'exemple d'un Prince , qui , dans les derniers momens de sa vie , fit paroître , selon moi , plus d'intrépidité & de grandeur d'ame , qu'aucun des Grecs ou des Romains les plus célèbres à cette occasion , Le voici , tel qu'on le trouve dans (h) l'Histoire des

(h) Pag. 1721. Edition d'Amsterdam chez Et. Roger. 1712.

Révolutions de Portugal, écrite par M. l'Abbé de Vertot.

» Lorsque Dom Sebastien, Roi de  
 » Portugal, envahit les terres de *Mulèi*  
 » *Moluc*, Empereur de *Maroc*, dans le  
 » dessein de le détrôner, *Moluc* étoit at-  
 » taqué d'une maladie mortelle qui le  
 » consumoit. Cependant il chercha l'oc-  
 » casion d'en venir à une bataille décisive,  
 » & il la trouva. On peut dire qu'il  
 » se voyoit mourir lui-même, & sa foi-  
 » blesse étoit si grande, qu'il ne douta  
 » point qu'il ne fût arrivé à son dernier  
 » jour. Il n'oublia rien dans cette extrê-  
 » mité pour le rendre le plus beau de sa  
 » vie. Il rangea lui-même son Armée en  
 » bataille, & donna tous les ordres  
 » avec autant de netteté d'esprit & d'ap-  
 » plication, que s'il eût été en parfaite  
 » santé. Il étendit même sa prévoyance  
 » jusqu'aux événemens qui pouvoient ar-  
 » river par sa mort, & il ordonna aux  
 » Officiers dont il étoit environné, que  
 » s'il expiroit pendant la chaleur du  
 » combat, on en cachât avec soin la  
 » nouvelle, & que, pour entretenir la  
 » confiance des soldats, on feignît de  
 » venir prendre ses ordres, & que ses  
 » Aides de Camp s'approchassent à l'or-  
 » dinaire de sa litiere, comme s'il eût

» été encore en vie. Il se fit ensuite por-  
 » ter dans tous les rangs de l'Armée; &  
 » autant par signes & par sa présence,  
 » que par des discours, il exhorta les  
 » *Maures* à combattre généreusement  
 » pour la défense de leur Religion & de  
 » leur Patrie.

» La bataille commença de part &  
 » d'autre par des décharges d'artillerie.  
 » Les deux Armées s'ébranlerent ensui-  
 » te, & se chargerent avec beaucoup  
 » de fureur; tout se mêla bientôt. L'In-  
 » fanterie Chrétienne, soutenue des  
 » yeux de son Roi, fit plier sans peine  
 » celle des *Maures*. Le Duc d'*Aveiro*  
 » poussa même un corps de Cavalerie,  
 » qui lui étoit opposé, jusqu'au centre  
 » & à l'endroit qu'occupoit le Roi de  
 » *Maroc*. Ce Prince, voyant arriver ses  
 » soldats en desordre & fuir honteuse-  
 » ment devant un ennemi victorieux, se  
 » jeta à bas de sa litiere, & plein de  
 » colere & de fureur, il voulut, quoique  
 » mourant, les ramener lui-même à la  
 » charge. Ses Officiers s'opposèrent en  
 » vain à son passage, il se fit faire jour  
 » à coups d'épée: mais ces efforts ache-  
 » vant de consumer ses forces, il tomba  
 » évanoui dans les bras de ses Ecuyers:  
 » on le remit dans sa litiere, & il n'y

» fut pas plutôt, qu'ayant mis son doigt  
 » sur la bouche, comme pour leur re-  
 » commander le secret, il expira dans  
 » le moment, & avant même qu'on eût  
 » pu le conduire jusqu'à sa tente.

L.

---

 XXVII. DISCOURS.

Sed ea animi elatio, quæ cernitur in peri-  
 culis & laboribus, si iustitia vacat, pugnat-  
 que, non pro salute communi, sed pro  
 suis commodis, in vitio est.

Cic. de Offic. L. I. c. 19.

*Ea bravoure, qui paroît dans les dangers & les  
 travaux de la Guerre, est un vice & non  
 pas une vertu, lorsque la justice en est ban-  
 nie, & qu'elle cherche plutôt ses intérêts par-  
 ticuliers, que le bien public.*

De la véri-  
 table & de  
 la fausse  
 bravoure, à  
 l'occasion  
 de l'inhu-  
 manité

**H**ier au soir le Capitaine Sentry se  
 rendit à la Cotterie, où il nous lut  
 une Lettre qu'il avoit reçue d'Ipswich,  
 avec ordre de me la communiquer. On  
 y fait le détail d'un combat qu'il y avoit  
 eu entre un Armateur François, com-

mandé par un certain *Dominique Pottiere* d'un Arma-  
 teur, & un petit Vaisseau de cette même <sup>teur François.</sup>  
 Ville chargé de grain, dont le Maître  
 s'appelle *Goodwin*. Celui-ci se défendit  
 avec une bravoure incroyable, & re-  
 poussa trois ou quatre fois les ennemis,  
 qui étoient venus à l'abordage. Supé-  
 rieurs en nombre, ils redoublèrent leurs  
 efforts dans l'espérance de l'enlever;  
 jusqu'à ce qu'enfin l'Anglois, prêt à cou-  
 ler à fond, baissa le pavillon. Mais une  
 défense si extraordinaire ne servit qu'à  
 irriter le Capitaine de l'Armateur, &  
 qu'à lui inspirer le désir inhumain de se  
 venger de la perte qu'il avoit soutenue  
 dans ses différentes attaques. A la faveur  
 d'un portevoix, il dit au Maître du vais-  
 seau Marchand qu'il ne vouloit pas le  
 prendre sur son bord, & qu'il attendoit  
 de le voir périr. Là-dessus *Goodwin* crut  
 remarquer certain desordre sur l'Arma-  
 teur, qui lui fit conjecturer avec rai-  
 son, que l'équipage desapprouvoit la  
 barbarie de son Capitaine: de sorte qu'il  
 se mit dans sa chaloupe, & aborda l'en-  
 nemi. Les Matelots le reçurent en dépit  
 de leur Commandant; mais cela n'em-  
 pêcha pas qu'ils ne le traitassent de la  
 manière qu'il lui plût. *Pottiere* le fit te-  
 nir par quelques-uns de ses hommes, &

lui donna tant de coups de bâton, que le pauvre *Goodwin*, baigné dans son sang & le cœur plein de rage, s'évanouit : il le mit ensuite aux fers, où il n'eut d'autre nourriture, que celle qu'un ou deux Matelots lui donnoient en cachette, au péril de s'exposer à la bastonnade. Après l'avoir gardé plusieurs jours, au milieu de la puanteur, de la faim, & de la misère, il le descendit à *Calais*. Le Gouverneur de cette Place, instruit de ce qui venoit d'arriver, cassa *Pottiere* avec ignominie, & fournit à *Goodwin* tout le secours qu'un ennemi cruellement traité peut attendre d'un homme d'honneur, qui cherche à laver son Prince & sa Patrie d'une pareille tache.

Lorsque le Capitaine *Sentry* eut achevé de lire sa Lettre, où il y avoit plusieurs autres circonstances qui aggravoient la cruauté de l'Armateur *François*, il se mit à raisonner sur la grandeur d'ame & le courage : il nous dit que c'étoient deux qualités inséparables ; & que le courage, qui n'avoit aucun égard à la justice ni à l'humanité, n'étoit autre chose que la férocité d'une bête brute. » La véritable bravoure, » *continua-t-il*, est toujours animée par » la raison, & un sentiment d'honneur

» & d'équité ; au lieu que la fausse éclatante dans un air effronté, une impudence outrée, & une disposition à choquer tout le monde. Celle-ci paroît dans tous les petits-mâtres, qui infestent cette grande Ville, qui parlent fort haut dans les assemblées, que la présence des gens sages & vertueux n'intimide point, & qui sont, en un mot, insensibles à toutes les bienfaisances de la vie humaine. Un impudent s'éleve au-dessus du mérite accompagné de modestie & d'une véritable grandeur d'ame ; il paroît même spirituel & agréable aux yeux de la populace ; pendant qu'on ne fait aucune attention à l'homme d'un courage mâle, ou plutôt qu'on le méprise. Il y a une certaine qualité propre à chaque chose ; & il me semble que ce que vous autres Savans appelez juste & sublime dans le style, par opposition à l'enflure du discours, peut vous donner une idée de ce que j'entends, lorsque je dis que la modestie est une marque certaine de la bravoure, & que l'impudence en est le signe. Celui qui écrit d'une manière solide, & qui ne s'échauffe jamais mal à propos, découvre la force d'un bon génie ; de

» même, celui qui est égal & tranquille  
 » dans toute sa conduite, est soutenu  
 » par ce que nous pouvons appeller un  
 » véritable courage. Oh, qu'il n'est pas  
 » si facile d'être un homme de cœur,  
 » que la plupart du monde, qui ne ré-  
 » fléchit point, se l'imagine! Il ne suffit  
 » pas d'être hardi & entreprenant. L'Ar-  
 » mateur, dont nous venons de parler,  
 » avoit assez de hardiesse pour attaquer  
 » son ennemi; mais il manquoit de  
 » grandeur d'ame pour admirer cette  
 » même qualité dans la vigoureuse dé-  
 » fense de l'Anglois. Son esprit bas &  
 » rampant n'étoit occupé que de la prise  
 » du Vaisseau qui lui échappa, & de la  
 » perte qu'il avoit essuyée lui-même: de  
 » sorte qu'il traita un honnête homme,  
 » qui défendit le sien contre ses attaques  
 » le mieux qu'il lui fut possible, de la  
 » même manière qu'il en pouvoit user  
 » avec un brigand qui l'auroit volé.

» D'ailleurs, également déchu de son  
 » espérance, il n'eut pas le sens de voir  
 » qu'en pareil cas, un certain procédé  
 » étoit louable, & que l'autre étoit cri-  
 » minel. Dans le combat, la malice, la  
 » rage, la haine & la vengeance déchir-  
 » rent le cœur des petits esprits: mais  
 » la gloire, l'honneur & la clémence

» animent l'homme courageux». Le Ca-  
 » pitaine finit son discours par un échantil-  
 » lon de sa lecture, & il nous cita un Au-  
 » teur François, qui traite de la valeur  
 » guerrière. » J'aime, dit-il, un Criti-  
 » que, qui joint les règles de la vie ci-  
 » vile avec les Remarques sur les Ecri-  
 » vains. Mon Auteur, continua-t-il, dans  
 » son (i) *Traité du Poëme Epique*, com-  
 » pare la valeur de Turnus avec celle  
 » d'Enée, & voici de quelle manière il  
 » s'exprime là-dessus. *La vaillance*, dit-  
 » il, est le plus bel ornement au caractère  
 » de Turnus; & l'on peut dire que c'est  
 » tout ce qu'il a de bon. Mais cette qua-  
 » lité dans Enée le cède à plusieurs autres,  
 » & principalement à sa piété. C'est donc  
 » la piété qui doit éclater dans Enée, sa  
 » valeur doit beaucoup moins paroître; &  
 » la valeur, au contraire, doit être fort  
 » illustre & fort éclatante dans la person-  
 » ne de Turnus. Aussi aime-t-il autant la  
 » guerre, qu'Enée aime & recherche la  
 » paix. Tout ce que fait Turnus dans les  
 » combats, ou pour s'y disposer, est ordi-  
 » nairement fait avec dessein, avec plai-  
 » sir, & avec des discours magnifiques, &

(i) Par le P. Le Bossu. Voyez l'Édition de la  
 Haye en 1714. page 395.

» beaucoup d'appareil & d'empressement.  
 » Enée agit ordinairement sans bruit &  
 » sans affectation ; il parle peu ; & s'il  
 » entre en colere , c'est moins pour combat-  
 » tre , que parce qu'il est forcé de combat-  
 » tre , & de se défendre ; c'est moins pour  
 » vaincre , que pour achever la guerre.  
 » Mais si l'éclat & les brillans font pa-  
 » roître la valeur de Turnus plus que cel-  
 » le d'Enée , les actions font voir qu'en  
 » effet & au fond la valeur d'Enée l'em-  
 » porte infiniment au-dessus de celle de  
 » Turnus.

T.



## XXVIII. DISCOURS.

Si ad honestatem nati sumus, ea aut sola expe-  
 tenda est, aut certè omni pondere gravior  
 est habenda quàm reliqua omnia.

CICER.

Si nous sommes nés pour exercer la bonne-foi,  
 nous devons la rechercher uniquement, &  
 l'estimer d'un plus-grand poids que toute au-  
 tre chose.

**M**onsieur Honeycomb me faisoit hier Portrait  
naïf de la  
franchise &  
de la mau-  
vaise foi.  
 ses plaintes de ce que les mœurs  
 de la Ville ont si fort changé depuis quel-  
 ques années, qu'un homme poli n'est pas  
 moins embarrassé à entamer la conver-  
 sation, qu'à discourir sur les sujets qu'on  
 y traite d'ordinaire. Il prétend qu'il y a  
 un mal aujourd'hui sous le Soleil qui  
 étoit inconnu aux siècles passés ; puis-  
 qu'aucun Poète satyrique, ou Ecrivain  
 de morale n'en a fait aucune mention.  
 Depuis que le monde est créé, dit-il,  
 jamais les hommes n'étoient devenus  
 fourbes en si peu de tems. Si vous lisez  
 les Tragédies du siècle dernier, vous  
 trouvez que les hommes artificieux &  
 les personnes d'intrigue sont d'un âge

fort avancé, à l'abri des plaisirs & des faillies de la jeunesse; mais aujourd'hui, à ce que mon ami observe, les jeunes gens arrivent tout d'un coup à l'expérience des vieillards; & vous verrez un homme de vingt cinq ans rusé, perfide & plein d'intrigues, ne se faire aucun scrupule de leurrer, de surprendre, ou de trahir son prochain. Mon ami ajoute que, jusques vers la fin du règne de Charles II. il n'y avoit aucun fourbe un peu distingué au-dessous de l'âge de quarante ans; & qu'aujourd'hui, dans tous les endroits où l'on converse, vous n'entendez parler que d'établir sa fortune, sans avoir égard à la nature des moyens qu'on y employe. Cette ambition déréglée est si à la mode, que les jeunes gens négligent tout ce qui approche de la candeur, de la franchise & de la vertu: ils affectent même de paroître pires qu'ils ne sont, & ils témoignent par leurs actions & leurs discours, qu'ils n'ont pas la moindre estime pour l'honneur & la bonne foi. Pourvu qu'ils viennent à bout de leurs desseins, ils ne se mettent pas en peine du reste. Ils se font une sotte vanité de leur finesse, quoiqu'elle soit de courte durée, & qu'il n'y ait que de petits esprits, des ames basses & rampantes qui

qui l'approuvent. Mais, sans examiner ici les tours que l'artifice met en usage pour en imposer aux sots, j'alléguerai une (k) autorité de grands poids, pour faire voir qu'il n'y a que la sincérité qui soit capable de soutenir jusques au bout les intérêts & la fortune d'un homme.

» La bonne foi a tous les avantages  
 » de l'hypocrisie, & plusieurs autres au-  
 » delà. Si l'apparence de quoi que ce soit  
 » est bonne à quelque chose, je suis per-  
 » suadé que la réalité vaut mieux: car  
 » pourquoi est-ce qu'un homme dissimu-  
 » leroit, ou qu'il voudroit paroître ce  
 » qu'il n'est pas, s'il n'avoit bonne opi-  
 » nion de la qualité qu'il s'attribue? En  
 » effet, être hypocrite ou dissimuler,  
 » c'est revêtir l'extérieur de quelque cho-  
 » se de réel & de louable. Mais la plus  
 » sûre voie qu'il y ait de paroître doué  
 » d'un talent, c'est de le posséder. Sou-  
 » vent même il est aussi difficile de s'ac-  
 » coutumer à l'hypocrisie, que d'acquie-  
 » rir la vertu; & si l'on n'a pas celle-ci,  
 » il y a dix à parier contre un qu'on le

(k) Il semble que l'Auteur veuille parler de l'Archevêque Tillotson, & que le Discours suivant soit pris du même Sermon, dont on a vu quelques endroits dans le II. Tome, page 67, &c.

» découvrira , & alors tout le soin qu'on  
 » a pris pour en jouer le rôle est une pei-  
 » ne perdue. Il y a toujours quelque cho-  
 » se dans la peinture , qui la fait aisé-  
 » ment distinguer du naturel.

» On ne sauroit jouer long-tems un  
 » autre personnage que le sien propre ;  
 » & quelque habile que l'on soit , tôt ou  
 » tard la nature s'échappe & nous tra-  
 » hit. S'il y a donc quelqu'un qui veuille  
 » paroître bon , qu'il le soit en effet ;  
 » alors tout le monde sera convaincu de  
 » sa bonté : d'où il est clair que la sincé-  
 » rité est à tous égards la véritable pru-  
 » dence. Elle a de grands avantages ,  
 » dans les affaires de la vie civile , sur  
 » tous les artifices & les raffinemens de  
 » la dissimulation & de la tromperie ;  
 » c'est la voie la plus simple , la plus ai-  
 » sée & la plus sûre d'agir dans le mon-  
 » de ; elle est accompagnée de moins  
 » d'embarras , de fatigue , de soucis &  
 » de péril ; c'est le chemin le plus court  
 » pour arriver à notre but ; il nous y  
 » conduit en droite ligne , & l'usage en  
 » sera toujours de plus longue durée.  
 » Les artifices de la ruse & de la fraude  
 » s'affoiblissent de jour en jour , & de-  
 » viennent moins utiles à ceux qui les  
 » pratiquent ; au lieu que la candeur se

» fortifie avec le tems : plus un homme  
 » l'exerce , plus il confirme sa bonne ré-  
 » putation , & plus il engage ceux qui  
 » le connoissent à se fier à lui ; ce qui est  
 » d'un prix inestimable dans les affaires  
 » de la vie civile.

» La vérité ne se dément jamais , &  
 » n'a besoin d'aucune aide pour se dé-  
 » couvrir ; elle est toujours sur les lé-  
 » vres , & prête à s'échapper lorsqu'on  
 » y pense le moins. Il n'en est pas ainsi  
 » du mensonge ; il est incommode , il  
 » met l'esprit à la torture , & il deman-  
 » de plusieurs mauvais tours pour se sou-  
 » tenir. Il en est comme d'un édifice bâti  
 » sur un fondement ruineux , qui a tou-  
 » jours besoin de nouveaux appuis , &  
 » dont l'entretien coûte plus , que si on  
 » l'avoit d'abord élevé sur un fondement  
 » solide. Mais la sincérité est ferme &  
 » durable ; il n'y a ni vuide , ni crevas-  
 » ses , ni souterrains ; & parce qu'elle  
 » est franche & ouverte , elle ne craint  
 » pas d'être exposée aux yeux de tout le  
 » monde. Il n'en est pas de même de  
 » l'hypocrite ; il est toujours en danger  
 » d'être découvert , & lorsqu'il croit  
 » marcher dans les ténèbres , toutes ses  
 » démarches sont si visibles qu'il n'y a  
 » personne qui n'en apperçoive le but ;

» il est le dernier à remarquer qu'on l'a  
 » démasqué ; & pendant qu'il s'imagi-  
 » ne avoir dupé tous ceux qui l'environ-  
 » nent, il est seul la dupe de son pro-  
 » pre cœur & l'objet de la risée publi-  
 » que.

» Ajoutez à ceci, que la franchise ai-  
 » de bien dans l'expédition des affaires :  
 » elle attire une grande confiance à ceux  
 » qui la possèdent ; elle épargne de lon-  
 » gues recherches, & va droit au fait en  
 » peu de mots. Elle ressemble à un grand  
 » chemin uni & battu, qui conduit plu-  
 » tôt & plus sûrement au gîte, que des  
 » sentiers détournés, où l'on risque de  
 » s'égarer. D'ailleurs, quelque commo-  
 » dité que l'on trouve dans la dissimula-  
 » tion, elle n'est pas de longue durée :  
 » mais l'inconvénient qui en résulte ne  
 » finit jamais ; parce qu'elle rend un  
 » homme suspect toute sa vie, qu'on ne  
 » le croit pas même lorsqu'il dit vrai, &  
 » qu'on se défie de lui lorsqu'il n'a peut-  
 » être aucun mauvais dessein. Lorsqu'un  
 » homme est décrédité à l'égard de la  
 » bonne foi, il est perdu sans ressource ;  
 » il n'y a rien qui le puisse rétablir, ni la  
 » vérité ni le mensonge.

» Il m'est venu souvent dans l'esprit,  
 » que Dieu, par un trait de son infinie

» sagesse, a caché aux fourbes & aux  
 » hypocrites les avantages qui nous re-  
 » viennent de la candeur & de la fran-  
 » chise, quand nous n'aurions en vûe  
 » que nos intérêts temporels. L'avarice  
 » & l'ambition les aveuglent à un tel  
 » point, qu'ils recherchent par toutes  
 » sortes de voies leur intérêt présent, &  
 » qu'ils n'ont aucun égard aux avantages  
 » éloignés, quoique certains, de la bon-  
 » ne foi. S'ils étoient capables de les dé-  
 » couvrir, ils seroient honnêtes gens,  
 » non pas tant par un principe de vertu,  
 » que de friponnerie, & dans l'espérance  
 » d'arriver plutôt à leur but. C'est ainsi  
 » que la justice divine leur a caché ce  
 » véritable trait de sagesse, afin qu'ils  
 » ne fussent pas à niveau des gens d'hon-  
 » neur, & qu'ils n'exécutassent pas leurs  
 » iniques projets par des moyens légiti-  
 » mes.

» Il faut avouer que si un homme ne  
 » devoit être dans le monde qu'un jour,  
 » s'il n'avoit rien à démêler avec ceux  
 » de son espèce, & s'il n'avoit besoin ni  
 » de leur estime ni de leurs bons offi-  
 » ces, il n'y auroit pas grand mal, eu  
 » égard aux intérêts de cette vie, s'il per-  
 » doit sa réputation tout d'un coup, &  
 » s'il la hazardoit *gratis* : mais s'il doit

» faire quelque séjour ici-bas , & s'il veut  
 » profiter du commerce des autres pen-  
 » dant qu'il y est , que la bonne foi &  
 » la sincérité accompagnent toutes ses  
 » paroles & ses actions ; puisqu'il n'y a  
 » que cela seul capable de le soutenir  
 » jusques au bout , malgré toutes les tra-  
 » verses de la vie ; & que tous les artifi-  
 » ces , qu'il peut mettre en usage , lui  
 » manqueront tôt ou tard.

T.

---



---

 XXIX. DISCOURS.

In tenui labor: ———

VIRG. Georg. L. IV. 6.

*Il est difficile de bien manier un petit sujet.*

**C**elui de mes Correspondans , qui a  
 honoré le Public en général , &  
 moi en particulier , de ses pensées sur  
 l'éducation , vient de m'envoyer la Let-  
 tre suivante.

MONSIEUR ,

Lettre sur » Je prends la liberté de vous écrire

» une quatrième Lettre sur l'éducation <sup>l'éducation</sup>  
 » de la jeunesse. Dans ma précédente , je <sup>de la jeu-</sup>  
 » vous ai parlé de quelques tâches , qu'il <sup>nesse.</sup>  
 » ne seroit pas inutile , selon moi , de  
 » joindre à leurs exercices ordinaires ,  
 » pour les former de bonne heure à la  
 » vertu. Dans celle-ci , j'en proposerai  
 » quelques autres , qui pourroient con-  
 » tribuer , si je ne me trompe , à leur  
 » donner une bonne tournure pour le  
 » monde , & à les mettre en état de s'y  
 » avancer.

» Lorsqu'on fait étudier un jeune gar-  
 » çon , il me semble qu'on a pour but ,  
 » ou de le rendre agréable à lui-même ,  
 » & de lui enseigner à supporter la soli-  
 » tude avec plaisir ; ou , s'il ne doit pas  
 » hériter d'un bon revenu , de lui four-  
 » nir les moyens de suppléer à ce dé-  
 » faut , & d'établir sa fortune. On peut  
 » dire d'un homme qui s'applique à l'é-  
 » tude dans la première de ces vues ,  
 » qu'il le fait pour l'ornement ; & de ce-  
 » lui qui s'y attache dans l'autre , qu'il  
 » le fait pour l'utilité. L'un s'y adonne  
 » pour acquérir du bien , & l'autre pour  
 » servir de relief à celui qu'il possède.  
 » Mais , quoique la plupart de ceux qui  
 » étudient soient enfermés dans cette der-  
 » nière classe , je me bornerai ici à pro-  
 K iiij

» poser quelques méthodes qui peuvent  
 » être utiles à ceux qui cherchent à s'a-  
 » vancer dans le monde par leur savoir.  
 » Pour cet effet, je remarquerai d'abord  
 » que de petits talens ont plus contribué  
 » à de hautes fortunes que des talens  
 » extraordinaires, qui, malgré tout leur  
 » éclat aux yeux du monde, ne sont pas  
 » toujours les plus utiles en eux-mêmes,  
 » ni les plus avantageux à ceux qui les  
 » possèdent.

» Les emplois qui demandent un ef-  
 » prit sublime sont en si petit nombre,  
 » qu'il y a bien de grands génies qui  
 » sont sortis de ce monde sans avoir  
 » trouvé l'occasion de se faire valoir; au  
 » lieu que les personnes d'une capacité  
 » médiocre trouvent tous les jours, dans  
 » le cours ordinaire de la vie civile, des  
 » occasions proportionnées à leurs ta-  
 » lens.

» Je connois deux Messieurs, qui  
 » étoient autrefois camarades d'école, &  
 » qui, depuis ce tems-là, ont toujours  
 » été bons amis. L'un y passoit pour un  
 » esprit lourd, & il eut la même répu-  
 » tation à l'Université; l'autre faisoit la  
 » gloire de son Maître, & devint le plus  
 » célèbre Etudiant du Collège dont il  
 » étoit membre. Ce beau génie est au-

» jourd'hui rencoigné à la campagne  
 » dans un Bénéfice de quatre-vingt livres  
 » sterlin de revenu par an; au lieu que  
 » l'autre, avec le simple talent d'un Maî-  
 » tre Ecrivain ordinaire, a gagné cent  
 » mille pièces.

» Par ce que je viens de dire, il me  
 » semble que plusieurs de nos riches Ci-  
 » toyens seront en doute s'ils doivent  
 » souhaiter que leurs fils soient de grands  
 » génies; mais il n'y a rien de plus ab-  
 » surde, que de vouloir donner à un  
 » jeune garçon, qui n'a pas le moindre  
 » talent, la même éducation qui est pro-  
 » pre à celui que la nature a comblé de  
 » ses faveurs.

» Le mal donc que je trouve dans nos  
 » Ecoles Latines, est que tous les Eco-  
 » liers indifféremment y sont occupés à  
 » des exercices qui demandent du génie;  
 » au lieu qu'il tourneroit à l'avantage de  
 » la plupart d'entre eux, si on leur en-  
 » seignoit certains petits arts à la mode,  
 » qu'on peut acquérir avec une capacité  
 » médiocre, & qui ne laissent pas d'être  
 » souvent mis en jeu durant le cours de  
 » la vie d'un homme.

» Telles sont toutes les parties de la  
 » Géométrie pratique. J'ai connu un  
 » homme qui fit une grande liaison avec

» un Ministre d'Etat, pour avoir taillé  
 » un Cadran sur une de ses vitres; & je  
 » me souviens d'un Ecclésiastique, qui  
 » obtint un des meilleurs Bénéfices qu'il  
 » y ait dans l'Ouest de notre Ile, pour  
 » avoir mis en ordre les affaires d'un  
 » Gentilhomme de la campagne, & lui  
 » avoir donné un plan exact de ses ter-  
 » res.

» Je ne saurois m'empêcher de parler  
 » ici d'un exercice, qui est d'usage dans  
 » toutes les professions de la vie, & au-  
 » quel tous les Maîtres devoient occu-  
 » per leurs Ecoliers, je veux dire le soin  
 » d'écrire des Lettres en *Anglois*. Pour  
 » cet effet, au lieu de les gêner à faire  
 » des épîtres, des thèmes & des vers en  
 » *Latin*, on pourroit établir une corres-  
 » pondance réglée entre deux écoliers  
 » sur tel sujet qu'on trouveroit à propos,  
 » ou souffrir qu'ils donnassent quelque-  
 » fois carrière à leur imagination, &  
 » qu'ils se communiquassent l'un à l'au-  
 » tre toutes les bagatelles qui leur vien-  
 » droient dans l'esprit, pourvû qu'au-  
 » cun d'eux ne manquât jamais de répon-  
 » dre au tems précis à la Lettre de son  
 » camarade.

» J'ose même soutenir, que la plûpart  
 » des écoliers, devenus hommes, se

» trouveroient plus avancés par un tel  
 » exercice, que par tout le *Grec* & le  
 » *Latin* qu'ils peuvent apprendre au Col-  
 » lége dans l'espace de sept ou huit an-  
 » nées.

» Le défaut de cette pratique n'est que  
 » trop visible dans plusieurs Savans, qui  
 » charmés du style de *Demosthene* ou de  
 » *Ciceron*, manquent de termes com-  
 » muns & de phrases ordinaires pour  
 » s'exprimer en leur propre Langue. J'ai  
 » vû une Lettre qu'un de nos Orateurs  
 » *Latins* avoit écrite en *Anglois*, & dont  
 » le moindre Procureur auroit eu sujet  
 » de se moquer.

» On ne doit pas oublier non plus  
 » l'Arithmétique, & la maniere d'écrire  
 » par abréviations, qui se peuvent ap-  
 » prendre facilement, & qui sont du  
 » nombre de ces petits arts, que je viens  
 » de recommander.

» Vous aurez, sans doute, observé,  
 » Monsieur, que ce que vous venez de  
 » lire a sur-tout en vûe ces jeunes gar-  
 » çons qui ne paroissent pas avoir des ta-  
 » lens extraordinaires, & qui sont ainsi  
 » incapables des Sciences les plus rele-  
 » vées; mais je pourrois ajouter à cela  
 » que les plus beaux génies ont quelque-  
 » fois besoin de ces qualités communes,

» pour faire valoir ensuite les principa-  
 » les, & s'introduire dans le monde.

» L'histoire nous fournit divers exem-  
 » ple de personnes d'un génie supérieur,  
 » réduites à s'insinuer dans la faveur des  
 » grands par quelqu'un de ces talens  
 » ordinaires. C'est ainsi que le Gentil-  
 » homme parfait, dans quelqu'une de  
 » nos Comédies modernes, s'introduit  
 » auprès de sa Maîtresse, sous le per-  
 » sonnage d'un Peintre ou d'un Maître  
 » de danse.

» Dans un jeune garçon qui a de l'es-  
 » prit, ces qualités ne sont que l'accès-  
 » soire, au lieu qu'elles sont l'essentiel  
 » de celui qui en manque : elles servent  
 » de divertissement à l'un, & d'occupa-  
 » tion à l'autre. Il en est à peu près d'un  
 » beau génie qui est enrichi de ces peti-  
 » tes connoissances, comme du Grand  
 » Seigneur, à qui l'Alcoran ordonne  
 » d'apprendre & d'exercer quelque mé-  
 » tier. Il ne faudroit pas même aller si  
 » loin pour trouver des exemples de cet-  
 » te nature; puisque l'Allemagne a eu  
 » divers Empereurs, qui se sont attachés  
 » de leur bon gré à des Arts méchani-  
 » ques. Le dernier Empereur *Leopold*  
 » travailloit en bois, & l'on peut voir  
 » encore aujourd'hui plusieurs de ses ou-

» vrages à *Vienne*, si joliment faits, que  
 » le plus habile Tourneur de l'*Europe*  
 » n'auroit pas honte de les avouer pour  
 » siens.

» Malgré tout ce que j'ai dit jusques  
 » ici, je ne desapprouve pas qu'on met-  
 » te tout en œuvre pour donner de l'é-  
 » tendue à l'esprit de la jeunesse, & le  
 » conduire aussi loin qu'il peut aller.  
 » Mon unique but est d'insinuer qu'en  
 » fait d'instruction & d'étude, on peut  
 » trouver une méthode qui seroit d'un  
 » grand secours aux moindres génies. Je  
 » suis, &c.

X.

---



---

### XXX. DISCOURS.

— — — Cum magnis virtutibus adfers  
 Grande supercilium. — — —

Juv. Sat. VI. 168.

*Avec toutes vos rares qualités, vous avez un  
 grand fond d'orgueil.*

M. le SPECTATEUR,

» **D**ans quelques-uns de vos *Dis-* Portrait  
 » *cou*rs, vous avez décrit la plu- d'une De-  
 » part des femmes, & vous les avez san- vote.

» gées en différentes classes. Vous avez  
 » dépeint la *Guenon*, la *Coquette*, &  
 » plusieurs autres ; mais il me semble  
 » que vous n'avez rien dit jusques-ici de  
 » la *Dévoté*. Une femme de ce caractère  
 » parle de la vertu à tort & à travers :  
 » personne ne doit révoquer en doute  
 » qu'elle n'en soit ornée, puisqu'elle l'af-  
 » fure ; quoique son témoignage soit  
 » en quelque sorte démenti par la peine  
 » qu'elle se donne pour paroître ce qu'elle  
 » le devrait être facilement & avec un  
 » air de gayeré. Elle vit dans le monde,  
 » & ne se refuse aucun de ses divertisse-  
 » mens, quoiqu'ils soient toujours infi-  
 » pides à son goût, il faut l'en croire.  
 » Elle ne se possède jamais qu'à l'Eglise ;  
 » c'est-là où sa vertu se déploie, & où  
 » elle est si fervente dans ses dévotions,  
 » que je l'ai vûe souvent se mettre hors  
 » d'haleine à force de prier Dieu. Pen-  
 » dant qu'elle a de jeunes Demoiselles à  
 » son logis, qui s'amuse à danser, ou  
 » à faire de petits jeux, elle s'occupe à  
 » lire tout haut dans son cabinet. Il n'y  
 » a point d'amour, à ce qu'elle dit, qui  
 » ne soit ridicule, excepté l'Amour di-  
 » vin ; mais elle parle de cette passion  
 » qui règne entre les deux sexes, avec  
 » tant de fiel, qu'on la soupçonneroit

» de mêler quelque jalousie avec son  
 » mépris. Si elle voit quelquefois un  
 » homme témoigner de l'ardeur à sa  
 » Maîtresse, elle tourne les yeux vers le  
 » Ciel, & s'écrie, *Que veut dire ce fou*  
 » *avec son galimatias ? Est-ce que la clo-*  
 » *che ne sonne pas encore pour nous avertir*  
 » *d'aller aux Prières ?*

» Nous avons, dans notre Province,  
 » une Dame de cette trempe, qui se  
 » fait des amusemens d'une nature bien  
 » opposée à ceux qui charment son sexe.  
 » Elle ne porte jamais sous le bras un  
 » petit chien de Boulogne avec un col-  
 » lier garni de grelots, ni un écureuil,  
 » ni une marmote dans la poche, mais  
 » elle y a toujours un Abrégé de Mora-  
 » le, qu'elle ne manque pas d'en tirer  
 » en cachette aussi-tôt qu'on la voit.  
 » Lorsqu'elle parut à ce divertissement  
 » grotesque, (1) dont vous avez touché  
 » un mot quelque part, je veux dire à  
 » cette fameuse course d'ânes, qui ne  
 » méritoit pas, si je ne me trompe, d'être  
 » encouragée par tant de personnes  
 » de qualité, elle n'y fut pas, de même  
 » que les autres Dames, pour entendre

(1) C'est dans un *Discours*, qu'on n'a pas  
 jugé à propos de traduire, parce qu'il n'au-  
 roit eu aucune grace en *François*.

» braire ces pauvres animaux , ni pour  
 » voir des payfans courir tout nuds , ni  
 » pour entendre des Gentilshommes cam-  
 » pagnards , en perruques d'Abbé & en  
 » ceintures blanches , conter fleurettes à  
 » la portiere d'un carrosse , & crier à  
 » haute voix , *Madame , il fait délicieux.*  
 » Non , ce n'étoit point-là les vûes , com-  
 » me elle s'en est expliquée elle-même  
 » dans les termes que je viens d'em-  
 » ployer ; mais elle y assista , pour prier  
 » Dieu de tout son cœur qu'il n'y eût  
 » personne de blessé dans la foule , &  
 » pour voir s'il n'y auroit pas moyen de  
 » remettre le visage disloqué du pauvre  
 » Grimaceur dans sa premiere assiette.  
 » Elle ne cause jamais lorsqu'elle boit  
 » son thé ; mais elle se couvre les yeux ,  
 » & pousse une éjaculation avant que  
 » d'en humer une seule goutte.

» Ces manieres choquent la véritable  
 » piété , & bien loin de la faire aimer ,  
 » ne servent qu'à la tourner en ridicule.  
 » Aussi l'écriture-Sainte est-elle pleine  
 » de traits vifs contre l'hypocrisie & les  
 » hypocrites , & ce n'est pas sans raison ;  
 » puisque l'exemple d'une fausse dévo-  
 » tion , au lieu d'encourager la vertu ,  
 » ne sert qu'à en éloigner. L'orgueil ,  
 » dans une Dame de ce caractère , pro-

» duit le même effet qu'une vie déréglée  
 » dans un Ecclésiastique ; c'est-à-dire ,  
 » qu'elle ne l'abrutit pas seulement lui-  
 » même , mais qu'elle prévient la plû-  
 » part du monde contre la Religion. Je  
 » suis , &c.

FEU-ARDENT.

M. le SPECTATEUR ,

» Lorsque Xenophon parle des *Lacé-* Lettre sur la  
 » *démoniens* & de la conduite de leur jeu- modestie &  
 » nesse dans les rues , il nous dit qu'ils sur l'impu-  
 » ne fixoient jamais leurs regards sur per- dence.  
 » sonne , qu'on pouvoit aussi-tôt se les  
 » attirer que les yeux d'une statue de  
 » marbre , & qu'ils étoient plus modestes  
 » en toute occasion qu'une Fiancée qu'on  
 » met au lit le soir de ses nôces. La mo-  
 » destie , qui est toujours accompagnée  
 » de grandeur d'ame , avoit tant d'in-  
 » fluence sur leur courage , qu'un enne-  
 » mi n'osoit les envisager dans une ba-  
 » taille , & qu'ils s'estimoient heureux  
 » de mourir pour leur patrie.

» Toutes les fois que je marche dans  
 » les rues de *Londres* & de *Westminster* ,  
 » les regards des jeunes gens que je trou-  
 » ve sur mes pas , me font souhaiter d'ê-  
 » tre à *Lacédémone*. Je vois des airs si

» empressés, des yeux si hautains & une  
 » si grande effronterie, qu'un observa-  
 » teur superficiel leur attribuerait plus  
 » de courage que n'en avoient ces Grecs.  
 » Pour moi, je suis devenu si bon phy-  
 » sionomiste, que j'entends fort bien le  
 » langage des yeux, & que j'en serois  
 » même plus misérable, si je n'avois cor-  
 » rigé, par la philosophie, l'humeur  
 » chagrine & bizarre de la vieillesse. A  
 » peine y a-t-il un seul homme en juste-  
 » au-corps rouge, qui ne me regarde fixe-  
 » ment, & qui ne me dise par-là qu'il  
 » est intrépide. J'en vois plusieurs qui,  
 » choqués de mon étrange figure, pes-  
 » tent tout bas contre moi, sans que de  
 » ma vie je leur aye fait aucun mal. Je  
 » trouve le mépris dans toutes les rues,  
 » où il se manifeste en plusieurs manie-  
 » res, ou par un regard dédaigneux, ou  
 » par un sourcil élevé, ou par les nari-  
 » nes enflées du riche & de l'homme  
 » vain. L'apprenti marque son peu de  
 » respect par un doigt étendu, & le  
 » crocheteur en tirant sa langue. Si un  
 » Gentilhomme de la campagne a la  
 » curiosité d'observer les édifices, les en-  
 » seignes, les carrosses, les horloges &  
 » les cadrans, on ne sautoit concevoir  
 » jusqu'à quel point la canaille polie de

» cette Ville, à qui ces objets sont fami-  
 » liers, le tourne en ridicule. J'ai vû moi-  
 » même un crocheteur, avec un fardeau  
 » sur le dos, en détacher une main, pour  
 » faire tourner le chapeau sur la tête d'un  
 » Gentilhomme campagnard qui mar-  
 » choit devant lui : pendant que cet hon-  
 » nête homme juroit, ou qu'on le voyoit  
 » déconcerté, tous les goguenards, qui  
 » se trouvoient en chemin, ricanotent  
 » pour applaudir à l'action ingénieuse  
 » du drôle qui avoit fait le coup, & se  
 » moquer de la sottise de l'autre qui n'a-  
 » voit pas des yeux autour de la tête afin  
 » de le prévenir. Ces dérèglemens vien-  
 » nent de ce qu'on affecte en général d'a-  
 » voir de l'esprit, de la vivacité & du  
 » courage. *Wicherly* badine là-dessus  
 » dans quelque une de ses pièces, où il fait  
 » dire à un de ses personnages, que des  
 » culottes rouges sont une marque cer-  
 » taine de valeur; & *Otway* en introduit  
 » un autre, qui, pour donner des preu-  
 » ves de son agilité, renverse un men-  
 » diant qui se traînoit sur des crosses.

» Je vous prie, Monsieur, de nous  
 » régaler d'une spéculation étendue sur  
 » ce que je viens d'insinuer ici. En atten-  
 » dant, malgré la foiblesse de mon âge  
 » avancé, je n'oublierai rien pour me